

CHEZ *Alain Vircondelet*
Philippe Lorin
BARBARA

LA DAME BRUNE

éditions du
ROCHER

CHEZ BARBARA

LA DAME BRUNE

Illustrations © Philippe Lorin

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2017, Groupe Elidia

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-09482-3

EAN pdf : 9782268097237

CHEZ *Alain Vircondelet*
Philippe Lorin
BARBARA

LA DAME BRUNE



Le 9 juin 1930, à 14 h 45,
naissance de Monique Andrée Serf,
6 rue Brochant, à Paris.

Ce lundi-là, 24 novembre 1997, quelque chose en nous s'était comme brisé. Un flash spécial interrompit le programme radio de l'après-midi pour annoncer la mort de Barbara. Personne ne s'était inquiété jusqu'alors de sa santé : il y avait en elle une telle éternité, une si lointaine mémoire qu'elle nous paraissait à nous tous immortelle, comme ses chansons, ses « petits zinzins », comme elle disait, cousues de trois notes, et qui s'étaient insinuées en nous à notre insu, et que nous avions retenues sans vouloir même les apprendre parce qu'elles disaient des choses de nous qui étaient au plus vrai, au plus juste

de nos sentiments, de nos sensations. C'était l'automne, presque l'hiver à un jour près. Barbara venait de mourir. Pouvait-elle même mourir ? Disparaître de nos vies, habitués que nous étions à ses longs silences, à ses retours, à sa voix qui, fine et grave, se faufilait dans le monde, pour ne nous parler que des choses de l'âme, ces choses qui courent dans la nuit, dans la pluie, dans les feuillages flétris de l'automne, dans les champs noirs des labours à peine givrés, dans le vol des oiseaux de passage, dans les moments sacrés qu'elle nous donnait de vivre ? Barbara était morte. Elle était donc partie dans la saison qu'elle avait le plus chantée.

Avec les pluies, la nuit, les champs givrés, les oiseaux migrants. Et cette fin d'après-midi, là, c'était la pluie de Nantes qui nous glaçait, le cœur chagrin. Nous étions sans voix, mais en même temps ses petites chansons se déroulaient en nous, comme des rubans, trottaient comme des comptines. Et sa voix inimitable, unique, mais que nous savions si proche des grands secrets du monde, chantait en nous. C'était un silence qui parlait, qui déployait sa mélodie, son chant profond, une histoire humaine qui cherchait la lumière et butait dans la nuit, tendre et douce, mais âpre aussi, dure et sombre, où perçaient des étoiles.

MA PLUS BELLE HISTOIRE D'AMOUR

*Qu'importe ce qu'on peut en dire,
Je suis venue pour vous dire,
Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous.*

23 novembre donc de cette année-là. Barbara en allée, nous éprouvions déjà la sensation du manque, de l'absence, et la peur des nuits trop noires. C'est une étrange affaire, pas une histoire de groupie ou de transfert : une histoire de lien plutôt. Les notes filaient entre elles jusqu'à nous et nous reliaient à elle, qui les chantait. Avec elle, nous savions ce qu'était que de rejoindre, nous comprenions la force des orages, nous entendions le frisson des herbes dans les jardins quand le vent se lève, le crépitemment des bûches dans le feu, nous étions dans le train de Venise avec l'être qu'on aimait. Avec elle, nous avançons dans le temps, en riant et en pleurant. Elle disait la même chose que ceux que l'on aimait aussi, Proust, Rimbaud, Duras, Modiano, les délaissements, les abandons, les échardes dans le cœur, les petites douleurs, le temps qui passe entre nos mains qui ne savent rien retenir, et la vie qui file, et l'ombre portée de nos enfers, et ce désir de les défier et même d'en rire, les aubes pâles où tout est possible et les jours premiers. Et ses chansons qui s'incrument dans la tête, comme des étapes de nos propres vies. Pour cela, elle était Barbara, mais elle était nous aussi.

PANTIN, OCTOBRE 1981. PÉRIPHÉRIQUE NORD.

Sur un terrain vague, un chapiteau planté là. Du métro déboulent les admirateurs et les amoureux de Barbara. On y va, porté par la foule, on n'a jamais mis les pieds dans ce coin-là, mais la masse lourde du chapiteau au loin rassure et appelle. On y va comme à un rite sacré. Quelque chose vous saisit au ventre, de poignant et de bon. Qui ressemble au désir. On est heureux. On est forts. On est grands. On la rejoint. C'est là peut-être, à Pantin, qu'on a compris, nous tous qui étions là, qu'on formait une vraie famille, entière, unie, indissociable, éternelle. Barbara aussi dut comprendre cela. Il faut se souvenir de la communion sous la grande toile dressée de « Pantin vaisseau » et surtout de l'émotion, de la ferveur qui s'était répandue dans la salle rudimentaire, en nous, en elle, quand elle se mit à chanter « *Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous* ». Oui, c'était bien nous, ses amants, ses enfants, tandis que nous chantions tous en chœur, dans une fusion totale, et qu'elle, assise dans son fameux rocking-chair, coulée en lui, les bras en arrière, retenant le dossier en rotin, disant, dans une sorte de murmure

à peine audible, presque une suffocation : « *Oh, qu'est-ce que vous m'avez fait là ?* » Elle salue, la foule est debout, elle marche et elle applaudit, elle marche encore, elle est au bord du malaise, elle semble respirer à peine, étouffer. En lettres rouges lumineuses s'écrivent les mots merveilleux : « *Ma plus belle histoire d'amour...* » On crie et on pleure, oui, on pleure, les larmes, des vraies, celles qui coulent du cœur, qui noient notre visage, elle aussi pleure, reçoit des roses, des lis, des brassées qu'elle enserme dans ses bras, se penche en arrière, s'accroche à son piano, pour ne pas tomber, va se lover contre l'épaule d'un de ses musiciens, revient vers son public, lui ouvre ses bras, et personne ne veut partir. Quand enfin l'on sait qu'elle ne reviendra pas, qu'elle s'est fondue dans le fond de la scène, comme s'éclipse une lune, silhouette noire traversant le noir, le public sort de l'hippodrome, marche presque en titubant sur le sol mal stabilisé, reprend le métro, un bus peut-être, le dernier, une voiture. Pantin merveille, Pantin lumière... Dans le cœur, c'est sûr, comme elle dit : *des étoiles*.



PERLIMPINPIN

***Pour retrouver le goût de vivre,
Le goût de l'eau, le goût du pain
Et celui du Perlimpinpin
Dans le square des Batignolles.***

Le square des Batignolles, dans
le xvi^e arrondissement, tout près
de l'appartement parisien de la famille Serf.



